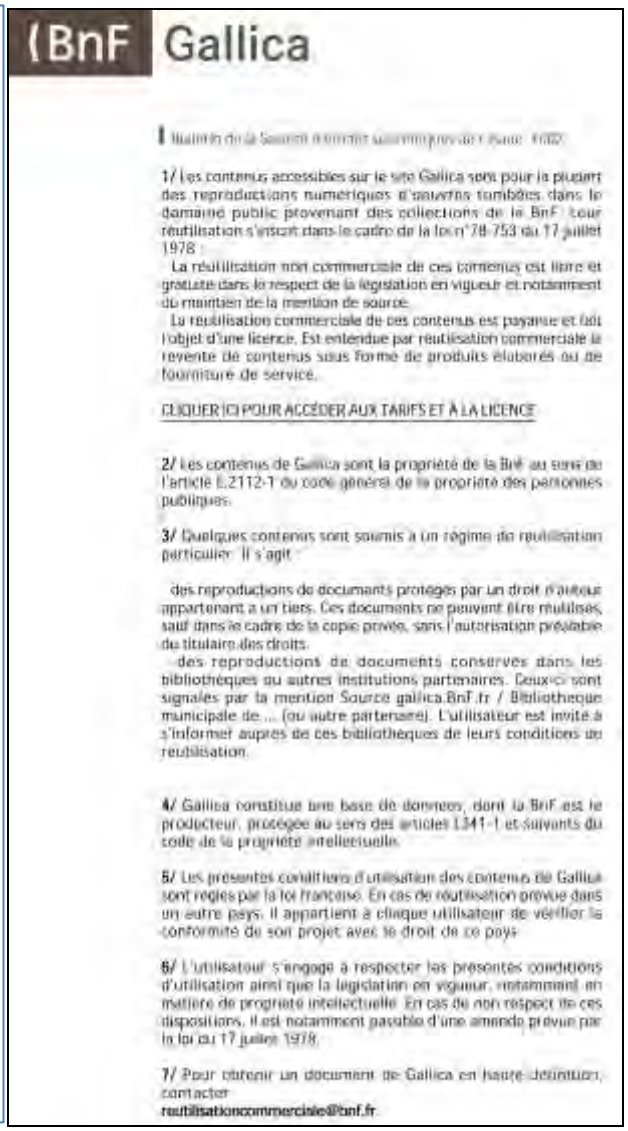
ANNÉE 1902
EXTRAIT DU BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES SCIENTIFIQUES DE L'AUDE – TREIZIÈME ANNÉE. - TOME XIII
Victor Bonnafous-Thomas, imprimeur de la société – 50, rue de la mairie, Carcassonne

Excursion du 28 Avril 1901 – À Sorèze, à Durfort et à la grotte du "Traouc dal Calel"

Format de téléchargement : **PDF –** Vues **1** à **23** sur **472 pages**
Titre : Bulletin de la Société d'études scientifiques de l'Aude
Auteur : Société d'études scientifiques de l'Aude. Auteur du texte – G.Sicard
Éditeur : Société d'études scientifiques de l'Aude (Carcassonne)
Date d'édition : 1902
Type : texte
Type : publication en série imprimée
Langue : Français
Format : application/pdf
Description : 1902 (A13, T13).
Description : Appartient à l'ensemble documentaire : LangRous1
Droits : domaine public
Identifiant : ark:/12148/bpt6k6282651w
Source : Bibliothèque nationale de France, département Sciences et techniques, 8-S-6742
Relation : http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb327238873
Relation : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb327238873/date
Provenance : Bibliothèque nationale de France
Date de mise en ligne : 16/10/2012





Per 8°
10050

Conserve la couverture

2833

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES SCIENTIFIQUES

De l'Aude

TOME XIII

ANNÉE 1902

CARCASSONNE

VICTOR BONNAFOUS-THOMAS, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ

50, Rue de la Mairie, 50

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES SCIENTIFIQUES

DE L'AUDE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
IMPRIMÉS.
SOCIÉTÉ SAVANTES
BIBLIOTHÈQUE CENTRALE NATIONALE
PRÊT
5 169.

TREIZIÈME ANNÉE. — TOME XIII

CARCASSONNE
VICTOR BONNAFOUS-THOMAS, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ
50, Rue de la Mairie, 50.

1902

EXCURSION

Du 28 Avril 1901

A SORÈZE, A DURFORT ET A LA GROTTE DU TRAOUC DAL CALEL

Par M. Germain SICARD.

Au 28 avril de la présente année et du siècle nouveau était fixée la première excursion de la Société d'Etudes scientifiques de l'Aude. Cette fois, c'est aux limites de notre département que doivent avoir lieu nos explorations et nous allons revoir, dans le Tarn, Sorèze et ses environs que nous avons déjà visité en suivant d'autres itinéraires.

Le programme de l'excursion était attrayant et satisfaisait à la fois les naturalistes et les simples amateurs de sites pittoresques. Aussi, malgré le temps qui, la veille, était plein de menaces et malgré la pluie qui tombait abondamment, fûmes-nous tout heureux de nous trouver vingt-deux au départ de Carcassonne pour Revel. Il est vrai qu'à cette heure matinale un soleil radieux succédait aux averses de la veille et nous promettait une merveilleuse journée : *Post nubila Phœbus*.

A 7 heures et demie nous arrivons à Castelnaudary où nous attendons, pendant une heure environ, le départ du train de la ligne de Castres-Carmaux. Les uns vont faire un tour dans la ville, tandis que les autres se dirigent vers le café de la gare pour y faire leur premier déjeuner. Mais l'instant du départ arrive vite, nous voici de nouveau emportés par la vapeur. Nous traversons une contrée verdoyante, peuplée de nombreux villages et campagnes, aux prairies bordées de peupliers élancés et animées par la présence de troupeaux de bêtes à laine, de bœufs et de vaches et même de compagnons de saint Antoine.

Nous dépassons rapidement Soupex, puis Saint-Félix et nous voici à Revel. Nous quittons les voitures de la Compagnie du Midi, peu confortables sur cette ligne, pour monter dans de grandes tapissières traînées par de solides chevaux qui doivent nous conduire aux sites à visiter.

Revel

Sauf un léger arrêt à l'hôtel de la Lune, qui a fourni les véhicules et où notre Président fait atteler une voiture supplémentaire, nous traversons rapidement cette petite ville, en remarquant seulement au passage une grande place carrée entourée d'arcades ; une grande partie de celles-ci sont reconstruites à neuf en pierre, il y en a même en construction ; elles étaient primitivement formées par de gros piliers en bois avec jambes de force, on les remplace au fur et à mesure de l'usure du poteau. Des places de ce genre se trouvent dans plusieurs villes du Tarn. N'oublions pas cependant que Revel appartient à la Haute-Garonne. Cette petite ville est chef-lieu de canton et possède 5.568 habitants.
« Cet endroit appelé jadis Bastide de Lavaur fut fortifié par Philippe le Bel et devint au XVI[e] siècle une place forte des Huguenots ; elle fut démantelée en 1629. La révocation de l'édit de Nantes nuisit beaucoup à cette ville. »

En quittant Revel, nous remarquons l'usine de M. Get, le fabricant et l'inventeur du Pippermint, liqueur universellement connue. Nous marchons maintenant ayant à notre gauche la Rigole de la Plaine du canal du Midi, et, à notre droite, le ruisseau ou torrent du Sor ; ce n'est qu'au Pont Crouzet que nous entrerons vraiment dans la vallée qui porte le nom du torrent. A notre gauche, encore de vastes étendues de prairies ; à droite, les premiers escarpements de la Montagne-Noire et le Plateau de Saint-Ferréol.

Vallée du Sor

Le Sor prend sa source dans la Montagne-Noire, près du hameau des Gaillards, commune d'Arfons, à 712 mètres d'altitude. Il a plus de 60 kilomètres de cours et sa largeur ne dépasse pas huit mètres, même dans la vallée inférieure. C'est pourtant lui qui forme la belle cascade de Malamort que nous allons visiter tout à l'heure. Il baigne Arfons, Durfort, passe à un kilomètre de Sorèze et tout près Revel, puis, après un court trajet dans le département de la Haute-Garonne, il rentre dans le Tarn, baigne Soual et tombe dans l'Agout à une très petite distance de Vielmur. Il reçoit les eaux abondantes de la Rigole de la Montagne, mais d'autre part il déverse une partie de ses eaux dans la Rigole de la Plaine.

Les Rigoles de la Montagne et de la Plaine sont deux canaux qui alimentent, ainsi que le bassin de Saint-Ferréol, situé à la limite des trois départements du Tarn, de l'Aude et de la Haute-Garonne, la navigation du Canal du Midi, appelé aussi Canal d'Entre deux Mers.

Pont Crouzet

A 4 kilomètres de Revel, nous arrivons au hameau de Pont Crouzet, situé à la bifurcation des routes de Revel à Sorèze, de Sorèze au bassin de Saint-Ferréol, et de Revel aux Cammazes et au Lampy par Durfort. C'est cette dernière route que nous allons suivre.

C'est ici que le Sor mêle ses eaux à la Rigole de la Plaine, ainsi que l'indique une inscription placée en face du pont. Nous remarquons que des poteaux indicateurs existent dans le département du Tarn à toutes les bifurcations des routes et rendent de réels services aux voyageurs étrangers au pays ; il serait à souhaiter que le Conseil général de l'Aude

mette de même notre département à la hauteur des départements limitrophes.

En quittant Pont-Crouzet nous nous engageons dans la vallée de Durfort, nous suivons la rive droite du Sor et nous voyons plusieurs usines dont certaines servent à la fabrication des plaques de cuivre destinées à la chaudronnerie.

La vallée se resserre de plus en plus ; nous traversons Durfort que nous visiterons en repassant. En quittant cette localité, nous apercevons à notre gauche une dénudation nous présentant un calcaire rougeâtre appartenant certainement au Cambrien et bientôt remplacé par des schistes, puis par des gneiss et des granulites.

La route monte en serpentant, les voitures vont au pas et nous descendons tous pour dégourdir nos jambes, admirer les sites, ramasser des plantes, des insectes ou des roches, suivant l'intérêt que chacun de nous porte à ces différentes choses.

Au fond de la vallée, se détachant sur le ciel bleu, au sommet de l'angle aigu formé par le resserrement de la vallée, se dresse une vieille tour, éventrée, mais couronnée de lierre, comme celle que rêvait le grand poète, Victor Hugo, pour son dernier refuge :

« Pourvu que seulement
« La tour hospitalière
« Où je pendrai mon nid
« Ait vieille chevalière,
« Un panache de lierre
« Sur son front de granit. »

Bientôt la route tourne pour s'engager en de nombreux lacets. Un pont s'offre à nos yeux : les voitures font demi-tour et nous voici en face de l'usine électrique de Malamort.

Usine électrique de Malamort

Cette usine, ainsi nommée à cause du vieux donjon qui donne son nom à cette partie de la vallée, est située à deux kilomètres de Durfort ; elle est pittoresquement placée près du pont qui traverse le Sor et où commencent les lacets de la route des Cammazes

Elle est elle même construite en forme de grosse tour octogonale et crénelée, à laquelle s'adossent du côté de la montagne des bâtiments accessoires affectés aux électriciens. On y accède par un perron de sept ou huit marches. Dans l'intérieur trois dynamos sont actionnés par deux fortes turbines.

Un seul dynamo fonctionne en ce moment et par ses rapides vibrations rend les sons doux et mélancoliques des harpes éoliennes.

Une conduite de 600 mètres de long, avec des tuyaux en fonte de $0^m 40$ de diamètre intérieur, amène l'eau aux turbines et développe une force de 180 chevaux. Le niveau de la prise d'eau est d'environ 71 mètres au-dessus du sol de l'usine.

L'usine de Malamort fournit la lumière à Revel, Durfort, Sorèze, Cahuzac, St-Amancet, aux Cammazes et à plusieurs châteaux et usines des environs.

Derrière, à côté d'un petit jardin ombragé, et au bord du torrent, est amorcée sur la conduite une lance projetant à volonté dans l'espace une immense gerbe d'eau s'élevant à 45 mètres de hauteur, de l'effet le plus saisissant.

Le soleil décomposant la lumière, mille arcs-en-ciel lumineux irisent la base de la gerbe de leurs plus chatoyantes couleurs, pendant que du sommet de la colonne liquide choît par instants, en paquets, de l'eau presque volatisée qui retombe autour de nous en pluie d'argent,

Cascades et gouffre de Malafort

En sortant de l'usine on traverse le petit jardin tracé entre la montagne et le cours d'eau. On passe sur l'autre rive du Sor (rive droite), devenu torrent écumeux comme les gaves des Pyrénées, sur un pont aqueduc à trois arches et l'on suit un étroit sentier, le long duquel affleure le tuyautage. A notre gauche se dresse à pic la muraille rocheuse formée de micaschistes et dont les retraits, les fissures et les excavations renferment des plantes montagnardes qui font la joie de nos botanistes.

A 500 mètres environ de l'usine, s'offre à nos yeux charmés la première cascade, du plus pittoresque effet. L'eau tombe en bouillonnant sur des rochers épars et forme plusieurs cascatelles écumantes : cependant c'est encore la moins importante, car elle ne tombe que de 3 ou 4 mètres de haut sur 7 ou 8 mètres de large.

Quelques pas plus loin, une autre cascade, de 10 mètres environ de hauteur, tombe ou plutôt glisse comme une blanche draperie dans une fente de rocher : la gorge se resserre de plus en plus, le torrent mugit, le défilé tourne, le sentier cesse et c'est sur une légère passerelle accrochée le long du flanc rocheux et qui monte rapidement en suivant toutes ses ondulations que nous continuons notre exploration.

Nous voici maintenant au-dessus de la cascade, en face du gouffre de Malamort, sur un léger balcon en bois suspendu sur l'abîme ; plus haut, une nappe d'eau qui alimente une chute supérieure dont nous percevons le bruit, au-dessous la cascade écumante et éclatante de blancheur se précipitant dans un gouffre obscur, devant et derrière nous d'âpres et sombres rochers détachant leur fond noir sur le ciel bleu.

Nous restons un moment sous l'influence saisissante de cet admirable site dont plusieurs de nos collègues s'empressent

de fixer l'image sur leurs plaques photographiques pour garder éternellement le souvenir de cet admirable tableau.

Mais il nous reste encore à voir la chute supérieure. Nous quittons le balcon qui termine la passerelle, et nous nous engageons dans un étroit raidillon qui contourne un énorme bloc rocheux. Il faut monter sur ce roc et descendre de l'autre côté : pour cela il faut s'accrocher, se retenir, se baisser, glisser, faire un véritable exercice de gymnastique.

Nous sommes enfin en face de la dernière chute : devant nous un vaste bassin de 20 mètres environ, dont le déversoir forme la cascade que nous venons de voir ; au-dessus, une large chute d'eau de 6 mètres de hauteur tombe paisiblement dans le vaste réservoir ; au sommet du barrage nous remarquons une vieille roue en fer à palettes et tout un matériel dont nous ignorons l'usage. Au-dessus du bassin supérieur, qui forme un minuscule lac, se trouve le confluent du Sor avec un modeste ruisseau dévalant rapidement sur des pentes abruptes, et dominé par l'escarpement rocheux sur lequel se dresse fièrement le vieux donjon ruiné, dont la silhouette hardie s'harmonise si bien avec la grandeur sauvage de ce lieu.

Après un instant trop court de contemplation, nous redescendons rapidement vers l'usine et remontons dans nos voitures pour reprendre au grand trot la route de Durfort. Nous remarquons, en passant devant une usine, un ouvrier travaillant en plein air à la fabrication de chaudrons de cuivre. Cette industrie est, du reste, une des principales du pays.

Durfort

Nous arrêtons bientôt à Durfort, sur la route bordée d'arbres et formant promenade dans la traversée du village. Quoique en pleine montagne, Durfort est bâti sur un terrain

plat, sur la rive droite du Sor. Il se trouve à cinq kilomètres de Sorèze et dépend du canton de Dourgne.

Durfort est une ville, si du moins on peut donner ce nom à une si petite localité fort ancienne. Ses deux principales rues sont encore bordées de maisons à encorbellement, datant du XV[e] siècle. La plupart de ces maisons renferment des ateliers de chaudronnerie, et devant les portes à double vantail, nous voyons les pavés teintés en vert par l'oxyde de cuivre.

L'église n'offre rien de bien intéressant ; elle a trois nefs, la voûte est en plein cintre, avec des compartiments du XVII[e] siècle. L'autel, avec ses deux colonnes en marbre, est dans le goût italien de cette époque Dans le chœur, des peintures murales datées de 1841. Les nefs latérales sont formées par des arcades ogivales.

En nous dirigeant vers la place bordée de maisons modernes, de la Mairie et des Ecoles et où nous attendent les voitures, un magnifique ormeau, aux grandioses proportions, arrête un instant nos regards. C'est évidemment un de ces arbres que Sully, ministre d'Henri IV, faisait planter dans toutes les localités dont il prenait possession pendant la guerre de la Ligue et qui ont conservé le nom de Sully.

Ce gigantesque centenaire, dont la base est entourée d'une petite muraille circulaire, mesure 4 m. 50 de circonférence à la partie la plus étroite de son vaste tronc et élève majestueusement ses grands bras touffus à une hauteur considérable.

Près de Durfort, sur un rocher granitique, se voient encore les ruines du château de Roquefort et sur le mamelon de Bernicant les restes de la ville de Puivert, détruite en 1212 par Simon de Montfort.

Mais le temps nous manque pour visiter toutes ces curiosités et nous quittons Durfort en traversant une belle promenade ombragée de platanes et d'ormeaux.

Nous nous hâtons vers Sorèze et repassant par Pont Crouzet,

nous pouvons observer dans notre course rapide qu'entre Durfort et cette dernière localité huit usines ou moulins empruntent leur force motrice aux eaux du Sor.

Sorèze

En quelques minutes nous sommes arrivés à Sorèze ; nous descendons devant le confortable hôtel Salvetat où nous devons prendre notre repas Nous avons une demi-heure devant nous avant de nous mettre à table : nous en profitons pour visiter rapidement la ville La principale chose qui donne de l'importance à Sorèze est son beau et magnifique collège. Nous nous dirigeons de ce côté, quoique n'ayant pas, faute de temps, l'intention de le visiter et nous nous contentons d'en examiner l'extérieur. Nous admirons dans la cour d'entrée un beau groupe en marbre blanc sur socle de granit, représentant l'illustre orateur, le Père Lacordaire donnant des conseils à un jeune élève du collège Sorézien. Cette œuvre est de Girardet, le statuaire bien connu, et date de 1888.

Nous ne ferons pas ici l'historique du collège, il a été déjà résumé dans le *Bulletin de la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude* (tome III, page 51), par M. Malavialle, Conseiller général de Tuchan, et Maître de Conférences de Géographie à la Faculté de Montpellier.

La ville de Sorèze est fort ancienne : elle est située à 26 kilomètres S.-O. de Castres et. dit-on, tirerait son nom du ruisseau du Sor qui l'avoisine. Elle s'appelait dans les temps anciens du nom d'une célèbre abbaye de Bénédictins fondée en ce lieu, au IX^{e} siècle, par Pepin, roi d'Aquitaine (*Sancta Maria de Sordiliaco* ou de *Salliaco*, *Sorricinium* ou *Sorizinium*). Elle fut nommée d'abord abbaye de la paix. On y faisait gratuitement l'éducation de douze enfants de gentilshommes pauvres.

Depuis 1789 l'abbaye cessa d'appartenir aux Bénédictins

et devint le collège actuel dirigé aujourd'hui par des Dominicains. On voit encore dans Sorèze beaucoup de maisons ayant leur premier étage en encorbellement, comme à Durfort. Ce sont les vieux quartiers ; en les parcourant, nous nous arrêtons un instant devant le vieux clocher octogonal de l'ancienne église abbatiale des Bénédictins.

Ce clocher, d'aspect imposant, isolé, et de belles proportions, a évidemment subi de nombreuses vicissitudes et des reconstructions successives. Il est enclos d'une muraille et il faut, pour le visiter, s'adresser au concierge de la Mairie : nous nous contentons de l'examiner du dehors. Ses longues fenêtres ogivales, à dentelles de pierre, la voûte de son large et élégant porche, aux multiples nervures, toute la grâce svelte de ce monument semble faire remonter l'époque de sa reconstruction au XV^{e} siècle. Je dis reconstruction, car le clocher primitif dépendait certainement de l'ancienne église romane, et les chapiteaux des fines colonnettes qui s'alignent autour de son large porche ont été empruntés aux débris du premier édifice. Ils sont reconnaissables à leur patine grisâtre, plus foncée que celle des colonnettes et des nervures, et à leur style particulier.

Au lieu des feuillages et ornements usités plus tard, ils représentent des figurines, des animaux fantastiques, des lions ailés, des sirènes moitié femmes moitié poissons. Un de ces chapiteaux romans sert de borne-fontaine devant une des façades du collège, proche du vieux clocher.

L'antique monument est surmonté d'une bâtisse octogonale aussi, mais plus moderne, aux fenêtres ogivales de dimensions courtes et qui sont loin de rappeler les élégantes ouvertures de la construction sous-jacente. Du lierre et des plantes grimpantes s'accollent aux frises et aux sculptures et, s'élevant jusqu'aux machicoulis du vieux clocher, lui donnent cet aspect vénérable, séduisant et mélancolique, qui s'attache aux vieilles ruines et rappelle un glorieux passé.

Mais bientôt l'heure de midi sonne, les cloches s'agitent en réveillant les échos des montagnes voisines et nous rappellent notre rendez-vous à l'hôtel. En quelques instants nous sommes tous réunis et installés autour d'une vaste table où rien ne manque, pas même l'appétit. Inutile de dire que nous sommes très bien servis et que le menu est excellent, bien que certains d'entre nous ne reconnaissent pas dans le filet de sanglier de la Montagne-Noire qui nous est servi, le fumet caractéristique propre à ce sauvage suilien.

Cependant le temps passe vite, surtout en face d'un bon dîner, mais si nous l'oublions. notre Président, strict observateur du programme. s'en souvient pour nous. Nous devons aller visiter la grotte dite *le trou du calel*, et quelque dur que cela puisse paraître après un copieux repas, programme oblige. Le guide est donc mandé, ordre lui est donné de nous attendre en prenant rapidement son café. Nous en faisons autant de notre côté, et, à 1 heure, nous voilà tous en route pour visiter l'immense caverne qui porte, je ne sais pourquoi, un si bizarre nom.

Grotte du Traouc dal Calel

Nous quittons Sorèze en traversant ses belles promenades ombragées, nous passons devant son église toute moderne, et nous nous engageons dans un chemin montant et pierreux qui passe derrière le cimetière. La montée est pénible, surtout à cette heure sous les rayons brûlants d'un soleil radieux. Aussi sommes-nous échelonnés sur la route, précédés du guide Baptiste Chabal et de son fils.

De temps en temps on s'arrête pour souffler un peu, et on en profite pour jeter un regard en arrière et admirer le merveilleux panorama qui s'étale à nos yeux.

A nos pieds, Sorèze, son collège, son vieux clocher et ses

pittoresques maisons semblent vouloir se cacher dans un nid de verdure, ombragé de verts peupliers, au feuillage tremblant ; puis la plaine verdoyante, Revel aussi, paraissant à peine au milieu d'arbres touffus ; des prairies émaillées de fermes et de châteaux ; au loin Puylaurens, se dressant sur une éminence, entouré de plusieurs villages, comme un suzerain entouré de ses vassaux. Au sud, les eaux miroitantes du bassin de Saint-Ferréol étincellent sous les rayons du soleil comme un vaste miroir d'argent.

Il faut vite s'arracher à ce spectacle ravissant et reprendre notre marche sur la route rocailleuse. Nous cheminons sur des grès alternés avec des schistes, nous sommes sûrement sur des terrains anciens. Cependant Sorèze est situé sur le bord du bassin tertiaire de Castres, le faciès est un faciès de rivage de l'étage Bartonien, l'équivalent des sables de Beauchamp et des calcaires de Saint-Ouen. Mais dès que l'on s'élève un peu vers les premières croupes de la Montagne-Noire, les terrains récents disparaissent vite et l'on se trouve presque aussitôt dans les schistes cambriens (étage Postdamien), et dans les calcaires de l'étage Géorgien. Cependant nous rencontrons encore avant d'aborder ces niveaux, un calcaire ocreux formé de nodules amygdaloïdes aux couches concentriques. On en voit de toutes les grosseurs, depuis celle d'une noisette jusqu'à celle d'un œuf de poule. Ce calcaire, quoique pouvant être appelé oolithique, n'appartient pas, comme on pourrait le croire, au jurassique ; c'est une sorte de travertin formé par des sources ferrugineuses quaternaires ou peut-être même tertiaires.

Un peu plus loin, près du profond ravin de la Fendeille, le guide nous montre, sur le versant opposé à notre route, des schistes noirs, qu'il nous dit être carbonifères ; il prétend même qu'un forgeron de Sorèze vient en cet endroit chercher du combustible pour sa forge. Nous n'avons pu vérifier cette assertion, et je ne sais jusqu'à quel point on peut y ajouter foi, car nous savons de source autorisée que

les schistes noirs qui sont en face de nous appartiennent au Cambrien, quoiqu'ils aient été pris parfois, à tort, pour des schistes du terrain carbonifère. Nous quittons les schistes un peu avant d'arriver sur la croupe arrondie où se trouve la grotte, et nous marchons sur des calcaires gris et compacts. Arrivés sur le plateau, nous sommes frappés par la vue de nombreuses excavations, profondes de 2 ou 3 mètres, creusées dans le sol à intervalles rapprochés et encore par une longue tranchée, à moitié éboulée. Aux alentours nous pouvons recueillir de nombreuses scories de fer. Ces excavations sont certainement des traces de travaux miniers fort anciens, ayant pour but la recherche du minerai et qui n'ont fait ici qu'effleurer le sol. C'est sans doute en faisant ces sortes de sondages que l'ouverture de la grotte où nous allons fut découverte.

L'entrée de cette caverne immense est, en effet, au fond d'une excavation semblable à celles que nous avons déjà observées ; elle est située à 552 mètres d'altitude, au lieu dit *les Foumizols*. entre le hameau du Causse et les métairies de Pistre et du Clot. La direction générale de la grotte est O.-E. et le guide nous affirme qu'elle a 1,500 mètres de long, descend profondément sous la vallée qui sépare son entrée de la métairie du Clot, et qu'il faut 4 ou 5 heures pour la visiter. N'ayant pu vérifier ses dires, nous nous en rapportons à notre guide qui, du reste, connaît très bien la grotte et dirige avec sûreté et prudence les visiteurs qu'il accompagne. M Martel, l'intrépide et assidu explorateur des cavernes du Tarn et du centre de la France, a passé trois jours à étudier le *Traouc dal Calel* en compagnie du guide Baptiste Chabal. Je ne crois pas que l'on ait fait dans la grotte des recherches au point de vue archéologique ou paléontologique, du moins le guide n'a pu me renseigner à cet égard.

Pour pénétrer dans la grotte, dont l'entrée est assez large, on descend d'abord au fond de l'excavation, de 3 ou 4 m.

de profondeur. et l'on s'avance dans un étroit couloir à forte pente. La première partie de la grotte n'est qu'un vaste boyau à voûte très élevée et rempli de rocs éboulés, un vrai chaos. A chaque instant, à notre droite et à notre gauche, nous cotoyons des précipices dont la vive lumière de nos lampes à acétylène nous fait voir l'effroyable profondeur.

Aussi, parmi les rares excursionnistes qui ont tenu à pénétrer dans la caverne, se trouvent des déserteurs, épouvantés de la difficulté du chemin et fatigués des efforts qu'il faut pour le suivre. Le fils du garde les ramène à la sortie.

Nous ne parvenons ainsi que deux seulement avec le guide à la moitié de la grotte. Nous avons tout le temps descendu, et, à certains endroits, sur des parois presque verticales, et je regrette fort de n'avoir pas emporté mon baromètre pour calculer la profondeur. Mais si cet instrument nous manquait, nos montres étaient là, nous rappelant que l'heure fixée pour le départ était proche et qu'il fallait être exact au rendez-vous à Sorèze.

Il faut donc penser à rebrousser chemin. Avant de remonter, le guide nous fait apercevoir, à la voûte, une large plaque noire. C'est une nombreuse colonie de chauves-souris qui font là leur demeure. Au-dessous, une épaisse couche de guano, dans laquelle grouillent des insectes. Nous en capturons quelques-uns pour les rapporter à notre savant entomologiste, M. Gavoy, qui les déterminera. Plus loin, nous dit le guide, existent trois salles, ornées de superbes stalactites, puis un cours d'eau souterrain, mais le temps presse, il faut revenir à Sorèze pour rejoindre les voitures qui doivent nous ramener à la gare de Revel.

Nous remontons à la hâte les escarpements de la caverne, escaladant les brusques ressauts, contournant les masses éboulées et faisant continuellement une gymnastique forcée. Arrivés à la sortie, nous retrouvons six de nos collègues qui nous attendent, les autres sont déjà partis. Nous dévalons au pas de course vers Sorèze où nous retrouvons les premiers

arrivés nous attendant paisiblement devant le café de l'hôtel Salvetat en dégustant les consommations les plus diverses.

Aussitôt. vite en voiture et en route pour Revel. C'est aujourd'hui jour de fête et de beau temps, aussi nous trouvons la route parsemée de nombreux promeneurs. Nous sommes bientôt à la gare de Revel. Elle est encombrée non seulement par les voyageurs, mais encore par les habitants de la petite ville, qui viennent là chercher une distraction dans le passage des trains.

Nous attendons vingt minutes l'arrivée de notre convoi, au milieu de groupes de jeunes filles aux toilettes claires et au frais minois. Ce sont elles surtout qui forment la moyenne partie du public entassé dans la salle d'attente.

A 5 heures nous prenons place dans les affreux wagons que la Compagnie du Midi emploie sur ses tronçons de lignes et qui feraient croire, quand on vient de voyager sur d'autres directions, que l'on a quitté la France pour l'Espagne ; et à 6 h. 45, nous nous séparons en gare de Carcassonne, heureux d'avoir passé une agréable journée, dont aucun nuage n'a terni l'éclat, le cœur rempli de charmants souvenirs et pleins de reconnaissance pour celui de nos collègues qui sait toujours si bien préparer et faire réussir nos excursions.

G. SICARD.